

Psychanalyse et science

Sur le zinc avec Karl Popper

ou de l'inconvénient d'accommoder les fraises comme les échalotes

Francis Martens

Et tout d'abord, qu'est-ce qu'une science au sens propre du terme? On peut soutenir (à la suite, par exemple, du physicien Jean Brimont, Université de Louvain) qu'à strictement parler une démarche intellectuelle ne mérite le nom de *scientifique* que si elle peut se plier aux exigences de la méthode expérimentale. Dans ce cas, les sciences humaines doivent d'emblée déclarer forfait. À leur niveau en effet – quelles que soient les ruses méthodologiques déployées – le chercheur, peu ou prou, fait toujours lui-même partie du phénomène étudié. Ceci par le seul fait de son appartenance à l'espèce humaine. Tel le docteur Roger Ackroyd, dans le roman d'Agatha Christie, il enquête sur un meurtre qu'il a lui-même commis. S'il veut remédier à ce biais dans l'observation, le voilà confronté à un cruel paradoxe : plus il tente de prendre du recul pour atteindre malgré tout à l'objectivité, plus il sabre dans la complexité du champ pour le rendre expérimentable (formaté en variables permettant mesures et contre-épreuves), plus l'objet de son étude finit par lui échapper. C'est ainsi que le champ du désir en arrive à se confondre avec celui de l'érection, et qu'il ne reste bientôt plus entre les doigts du chercheur qu'un bout glacé de la queue du lézard... Ni lui, ni le reptile, ni la poésie, ni la rigueur, ne gagnent grand chose à ce tour de passe-passe. Tout au plus glane-t-il au passage quelque habileté technologique, trop souvent confondue avec le savoir scientifique lui-même.

Allons-nous dès lors clore le débat sur une provocation du style : *Tout ce qui est rigoureux est insignifiant* ? Ou plus joliment, avec le poète victorien Alfred Tennyson - un ami du logicien Lewis Carroll - conviendrons-nous de ce que *Rien de ce qui en vaudrait la peine, ne peut être ni prouvé, ni infirmé* ? Je me demande ce que Freud (1856-1939) aurait pensé d'une telle assertion — lui qui tentait d'éclairer sans le saccager le cœur même de la nature humaine, tout en se montrant «poppérien» dans l'âme dès avant la naissance de Karl Raimund à Vienne, en 1902. Que Freud, fils du positivisme et rompu aux exigences du laboratoire, ait été méthodologiquement un «bon» poppérien est une autre histoire. Mais il faut convenir avec regret de ce qu'en matière de psychanalyse, Sir Karl ne fut lui-même qu'un assez médiocre poppérien... En réalité, sans avoir pris la peine de vraiment l'examiner, il ne s'intéressa jamais à elle qu'en tant qu'illustration négative du noyau dur de son épistémologie : le critère de *réfutabilité* (et non de «falsification», comme nous incite à le dire un faux ami). Adolf Grünbaum - un autre épistémologue, critique envers la scientificité de l'œuvre freudienne - se montre sévère avec Popper à cet égard. Mais ce n'est pas forcément une bonne nouvelle, car là où Popper conclut à la non-scientificité de la théorie psychanalytique en vertu de sa non-réfutabilité, Grünbaum, après avoir montré qu'elle était testable et réfutable, aboutit plutôt à sa réfutation. Du moins, au niveau de sa testabilité «intraclinique». Notons que Popper se garde de confondre scientificité et vérité, mais ce n'est là qu'une maigre consolation. Pour Freud la psychanalyse était une entreprise scientifique et, tant du point de vue de Popper que de celui de Grünbaum, elle semble à ce niveau avoir échoué.

Comment expliciter ce qui précède pour mieux saisir la nature des enjeux? Est-il possible de décaler le regard pour opposer aux deux épistémologues de renom une autre entrée en matière psychanalytique ? Je pense que oui. Revenons donc un peu en arrière pour éclairer des concepts importants et sans doute plus simples qu'il n'y paraît. En réalité, Popper (contrairement à Grünbaum) ne s'est jamais réellement intéressé à la psychanalyse. Elle lui a seulement servi de contre-exemple pour établir, au moyen du concept de *réfutabilité*, un critère de démarcation entre vraies et fausses sciences. Ainsi, après avoir considéré trois constructions théoriques globalisantes et hautement spéculatives – celle de Freud, celle de Marx et celle d'Einstein – Popper en arrive-t-il à se dire que seule la théorie de la relativité mérite le nom

de démarche scientifique (qu'elle soit vraie ou fausse) car, dans ce trio, elle seule permet d'imaginer une épreuve susceptible de l'infirmier. La théorie psychanalytique au contraire, confrontée à un fait paraissant la contredire, pourra toujours le retourner comme une crêpe : elle semble immunisée contre toute tentative de réfutation. Ainsi, une interprétation concernant un pan de réalité sexuelle refoulée sera tantôt acceptée par l'analysant - ce qui en confirme la justesse - tantôt rejetée par lui — cette «résistance» attestant de son côté la présence du refoulement ciblé par l'interprétation... Du point de vue clinique, ceci est parfaitement crédible. D'un point de vue théorique, il n'y a là rien d'incohérent. La définition même des processus inconscients implique qu'ils échappent à la logique aristotélicienne : la théorie de l'inconscient - parfaitement logique dans son exposé - implique qu'en ce registre tout puisse se dire et son contraire. Pratiquement, cela signifie que l'épistémologue de terrain, s'il aborde les *Freudian Hills* par le versant clinique individuel, risque de déboucher sur un paysage du style «Face je gagne, pile tu perds», «*Heads I win, Tails you lose*» — ce qui n'est pas vraiment sa tasse de thé. Si non démoralisé, il aborde en outre le terrain épidémiologique, il se verra alors confronté à des résultats très peu convaincants. Par exemple, si le lien établi par Freud entre paranoïa et refoulement de l'homosexualité est pertinent, on devrait s'attendre à trouver proportionnellement moins de paranoïaques dans les sociétés qui répriment peu les homosexuels — ce qui, note Alfred Grünbaum, semble ne pas correspondre à la réalité.

Il faut bien en convenir, ce n'est qu'a posteriori que la psychanalyse s'avère prédictive. Face à telle pathologie individuelle, elle pourra reconstruire des causalités probables mais, à partir des mêmes causes appliquées à un autre individu, elle ne pourra rien prévoir avec certitude — pour la bonne raison qu'il y a trop de bifurcations possibles et - Dieu merci ! - trop de systèmes de défense potentiels. Dans une perspective psychanalytique, l'anorexie mentale n'est pas un dysfonctionnement associé à des facteurs suffisamment ciblés pour qu'en les touchant on favorise la restauration d'un comportement normal. C'est une souffrance singulière dont les traits de surface - relativement familiers - dissimulent des tentatives de solution strictement individuelles. Ceci laisse entendre que l'évaluation de la clinique et la réfutation de la théorie psychanalytiques sont tout sauf simples et pas forcément liées. Deux cohortes de quarante femmes célibataires anorexiques, de quarante ans, de même milieu social, pesant chacune quarante kilos et bénéficiant, les unes d'une psychanalyse, les autres d'un placebo, ne peuvent s'évaluer de la même façon que deux groupes homogène de rats *White Star*, nourris l'un avec des *corn flakes* et l'autre avec le carton d'emballage. Face à cette fragilité épistémologique, la psychanalyse pourrait se consoler avec les multiples confirmations que sa théorisation élégante et sobre rencontre au fil de milliers d'observations, tant dans le champ de la clinique que dans celui de la culture. C'est loin hélas d'être suffisant.

Le coup de génie de Karl Popper, sa géniale simplicité, c'est d'avoir perçu que l'accumulation des *confirmations* ne suffit pas pour distinguer une vraie science d'une fausse. Après tout, de multiples observations nous confirment que le soleil tout comme la lune tournent bien comme prévu autour de nous. Cette théorie géocentrique de la marche des astres est parfaitement scientifique : elle repose sur des observations objectives, réitérées et partagées. Elle est de surcroît parfaitement réfutable : tout un chacun peut avancer, s'il en trouve, des observations incompatibles avec cette conception. C'est d'ailleurs ce qui fut fait. Qu'une théorie soit scientifique ne signifie pas pour autant qu'elle soit exacte. S'exposant à la réfutation, elle accepte par avance de se voir supplantée par une autre plus conforme à la réalité. Son savoir, autrement dit, n'est jamais absolu et ses erreurs peuvent comporter une part d'exactitude (ici, la rotation des corps célestes). De nos jours encore, la physique se parle en deux idiomes non traductibles l'un dans l'autre : celui de la relativité et celui des quanta. Il y aura forcément des réajustements. En attendant, les deux fonctionnent avec assez d'exactitude pour s'incarner en une foule d'applications (par exemple, Hiroshima). Quoi qu'il en soit, sans réfutabilité pas de science : là se trouve le critère de démarcation entre travail scientifique et démarche étrangère à la science — quelle que soit sa part de vérité. Notons que l'exactitude a plutôt à voir avec la mesurabilité et avec l'applicabilité technologique, la vérité avec le sens (dans tous les sens du mot). Paradoxalement, c'est son aptitude à avoir réponse à tout qui signe la non scientificité de la psychanalyse. En tout cas, de la psychanalyse selon Popper... Mais plus largement, n'y aurait-il au fond de science qu'expérimentale ou s'attachant à des phénomènes permettant

une quantification rigoureuse ? Les sciences de la nature, autrement dit, sont-elles les seules à pouvoir prétendre à la scientificité ?

Bien sûr que non. Il importe de refuser une définition aussi limitée. Toute mise en ordre rationnelle et réfutable du chaos peut prétendre à un statut scientifique. Il existe des systèmes logiques de classification du réel, et d'élucidation de ses apparentes contradictions, qui ne se prêtent ni à l'expérimentation, ni à la quantification, ni aux applications technologiques, sans s'avérer irréfutables pour autant. Prenons, par exemple, l'anthropologie structurale de Claude Lévi-Strauss. Pour telle population exotique, épouser la fille du frère de son père constitue pratiquement un inceste, tandis que se marier avec celle du frère de sa mère est présenté comme l'union idéale. Si nous n'avons d'autre horizon que la génétique, nous trouvons ici confirmation - une fois de plus - de ce que les sauvages sont assez primitifs et les primitifs plutôt limités. C'est pourtant à partir d'observations du genre que Lévi-Strauss (un des piliers des sciences humaines) montrera la rationalité et la fonctionnalité de règles matrimoniales à première vue arbitraires. Ce grappillage ethnographique débouchera sur une théorie générale de la société, identifiée essentiellement à l'*échange* et à la multitude des règles qui visent à l'assurer. Rien ne permet d'affirmer qu'une telle conception ne soit pas scientifique au sens fort du terme, pour peu que le modèle fasse preuve de cohérence interne et ne se trouve supplanté par un autre capable de percer, avec autant de simplicité et de rationalité, un peu plus d'énigmes que celui qu'il vient remplacer. Pour peu aussi qu'à cet ordonnancement modélisé du réel soit opposable la réalité des faits. Et il est clair ici que la rencontre d'une société qui fonctionnerait par simple juxtaposition d'individus autocentrés, ne faisant montre ni d'échange ni même de coopération, ruinerait la conception de Lévi-Strauss. De même, des événements socio-cliniques traumatisants, qui auraient détruit les modalités de la réciprocité et ruiné les réseaux de l'échange, devraient - en fonction du modèle - mener logiquement à l'extinction d'une société. Cette prédiction se voit confirmée sur le terrain. Il suffit de considérer le naufrage de la société des *Ik* (étudiée par Colin Turnbull, en Ouganda) qui, suite à une déculturation traumatique, a progressivement renoncé à toute forme de solidarité. D'un côté donc le modèle s'avère virtuellement réfutable, de l'autre il trouve confirmation dans la réalité des faits. La différence avec un schéma expérimental, c'est qu'on ne peut machiner ici ni mettre en œuvre systématiquement, des procédures de réfutation. Il faut attendre que la situation se présente et ne pas s'immuniser préventivement contre elle. L'arrivée d'un merle blanc semble ruiner l'assertion selon laquelle tous les merles sont noirs, mais est-ce bien un merle ? Évidemment non puisque tous les merles sont noirs... En définissant après coup le merle par sa couleur, je puis donner tort à la réalité.

Pour des raisons éthiques autant que pragmatiques, on ne peut tester une population humaine de la même façon qu'un échantillon de rats. C'est bien pourquoi il s'agit de réfutabilité «virtuelle» : on peut concevoir une situation dont la survenue ruinerait les assises de la théorie, mais il est exclu de produire en laboratoire cette occurrence pour en mesurer les effets. Par contre, en levant d'apparentes contradictions, le modèle scientifique trouve plus que de simples confirmations dans la réalité : il en rend intelligibles des pans entiers voués jusqu'alors au non-sens. Dans le cas du mariage préférentiel avec la fille de l'oncle maternel, par opposition à l'union prohibée avec la fille de l'oncle paternel, la règle matrimoniale d'apparence absurde garantit en réalité une meilleure circulation des épouses : en d'autres termes, elle assure un système d'échange plus efficace au sein de la société concernée. Ce qui nous semblait folie apparaît soudain fonctionnel. Une dernière différence entre «schéma expérimental concret» et «modèle rationnel de déchiffrement», c'est que du modèle ne découle aucune application technologique immédiate. Au mieux, il offre carte et boussole pour cheminer dans la complexité du réel. Contrairement à la physique théorique la plus abstraite, qui débouche sans solution de continuité sur des applications donnant prise sur la nature, il n'existe pas de psychanalyse appliquée. Encore moins de technique psychanalytique. Ces expressions ne sont que des analogies malheureuses. Aucun apprentissage standard qui déboucherait sur un savoir-faire technique ne découle de la théorisation de l'inconscient. La théorie psychanalytique propose seulement au clinicien un modèle, une formation et un cadre.

Quand Popper fait appel à l'irréfutabilité de l'interprétation psychanalytique pour illustrer la non-scientificité de la psychanalyse, il atteste sa méconnaissance de cette discipline. Il confond par ailleurs psychanalyse freudienne et psychologie adlérienne. En réalité, quand Sir Karl évoque la psychanalyse, c'est plutôt sur le mode d'une «brève de comptoir» dans un café qu'on devine enfumé : *Je rapportai à Adler, en 1919, un cas qui ne me semblait pas particulièrement adlérien, mais qu'il n'eut aucune difficulté à analyser à l'aide de sa théorie des sentiments d'infériorité, sans même avoir vu l'enfant. Quelque peu choqué, je lui demandai comment il pouvait être si affirmatif. Il me répondit : «grâce aux mille facettes de mon expérience» ; alors je ne pus m'empêcher de rétorquer : «avec ce nouveau cas, je présume que votre expérience en comporte désormais mille et une»*. Et Popper de commenter : *c'est précisément cette propriété – la théorie opérait dans tous les cas et se trouvait toujours confirmée – qui constituait aux yeux des admirateurs de Freud et d'Adler, l'argument le plus convaincant en faveur de leurs théories. Et je commençais à soupçonner que cette force apparente représentait en réalité leur point faible* (K. R. Popper, *Conjectures et réfutations*, [1963] 1985, 62-63). Après avoir tâté de l'ébénisterie et s'être occupé de jeunes précarisés, dans le contexte de dispensaires sociaux créés par Adler, le jeune Karl s'était passionné pour l'épistémologie. Il s'était mis en quête de critères décisifs qui permettraient de distinguer entre «science» et «pseudo-science». Dans le milieu étudiant on ferrailait ferme avec les idées. Vienne était encore une métropole de l'art et de la pensée. Une véritable révélation s'est produite, pour l'épistémologue débutant, lors de sa découverte du critère de démarcation entre freudisme, marxisme et théorie de la relativité — trois univers conceptuels prétendant chacun à la scientificité. Plus tard, Popper devait enseigner la physique mais il ne s'est jamais intéressé à la psychanalyse. En réalité, quand il compare les théories de Freud et d'Einstein en les passant au scalpel commun du critère de réfutabilité, il est comme un apprenti-cuisinier qui, après avoir salé, poivré et fait revenir dans l'huile quelques échalotes et quelques fraises, conclurait à la médiocre valeur gastronomique de ces fruits — et finirait par expulser de la cuisine tous les cageots de sciences humaines.

Où le bât blesse concernant la théorie psychanalytique, c'est quand Popper y applique son critère de réfutabilité en postulant – au moins implicitement – qu'il existe une psychanalyse appliquée sur le même mode qu'une physique appliquée. Or, il n'en est rien. Si l'exigence de réfutabilité demeure, ici c'est directement à la théorie qu'il faut l'adresser. En effet, la pratique psychanalytique ne procède nullement de l'application d'une technique, il n'y a aucun lien méthodologique direct entre divan et inconscient. Ce n'est pas le lieu de s'attarder sur ce thème. Soulignons seulement que, dans le cadre de la cure, chaque cheminement est singulier et ne peut se voir évalué selon des critères standardisés : protocoles pour la phobie, la dépression, l'anorexie, etc. Pour des raisons psychanalytiques aussi bien théoriques que pratiques, il n'est pas de validation clinique individuelle possible de la psychanalyse. Autrement dit, la réponse d'Alfred à Karl n'était pas forcément sottise. Les enjeux épistémologiques sont ailleurs. Si l'analyste peut s'avérer fautif, ce n'est pas de la même façon que l'ébéniste ou le chirurgien. Mais qu'en est-il alors de la soumission de la théorie psychanalytique à une épreuve de réalité ? Est-il possible d'imaginer une ou des situations précises qui la feraient vaciller sur ses bases ? En principe, cela ne devrait pas poser de problème à condition d'avoir défini préalablement ce qu'on entend par «théorie psychanalytique». C'est ici qu'il faut convenir de ce que, dans sa légèreté, Sir Karl ne manquait pas de circonstances atténuantes. Quel rapport en effet, entre les systèmes conceptuels de Jung, d'Adler et de Freud, si ce n'est le mot «psychanalyse» ? Et plus près de nous, est-il sûr que *lacanien*, *kleinien*, ne soient que des prénoms et *Freud* le nom de famille ? Qu'en est-il de l'œuvre freudienne elle-même par-delà ses propres contradictions ? Toutes questions qui méritent discussion, alors que la désastreuse transmission institutionnelle de la psychanalyse - sa dérive identitaire - a coutume de transformer la recherche en célébration, et le débat en exécution.

Sigmund Freud a découvert quelque chose que beaucoup pressentaient confusément, mais n'avaient jamais explicité comme lui avant lui. Quelque chose d'aveuglant par sa cruelle simplicité. Quelque chose que lui-même a failli laisser recouvrir en chemin. Comme celui de Lévi-Strauss, le cheminement freudien part de la réalité la plus anecdotique (les dires étranges, les symptômes envahissants, le mal de vivre

pesant, de quelques hystériques viennoises) pour déboucher sur une théorie anthropologique générale, applicable à toute culture. Il fait retour en outre vers un cadre clinique apte au déploiement et quelquefois à l'apaisement de la maladie humaine. Le propos n'est pas d'en faire un résumé, encore moins un panégyrique. L'œuvre est pleine de chausse-trappes, le sérail peu aimable : il est tentant pour certains de jeter l'enfant avec l'eau du bain. Ce serait dommage, car la théorie freudienne nous montre où se trouvent les ressorts proprement humains de l'être humain et offre une clef simple pour en déchiffrer les feintes absurdités. Avant elle, les fous étaient simplement fous. Après elle, c'est de son humanité même que l'homme est malade. Bien sûr, les poètes l'avaient déjà suggéré de même que les mythes, mais d'une tout autre façon. La découverte tient en deux mots : au sein de la nature humaine, l'instinct est supplanté par la pulsion, le génésique par l'érotique. La société humaine est traversée d'un incessant soubresaut entre les exigences rivales de l'instinct, de la culture, et de la pulsion. Au départ, pour faire un humain, trois transmissions sont nécessaires : une «génétique», une «généalogique» culturelle ainsi qu'une «généalogique» sexuelle — celle-ci largement étant inconsciente, et opérant une érotisation du corps et de ses fonctions sans laquelle le bébé ne peut vivre. La prématurité du nouveau-né (sa «foetalisation», selon le biologiste Louis Bolk), la longue impotence du petit d'homme (son «*Hiffllosigkeit*», dont la paradoxale valeur adaptative est étrangement peu commentée par les darwiniens), servent de berceau à l'imprégnation culturelle et à l'implantation sexuelle. C'est le propre de l'œuvre de Jean Laplanche d'avoir dégagé des gravats et déployé dans ses conséquences le noyau dur de la découverte freudienne. La position anthropologique fondamentale est celle de l'enfant originairement «séduit» : exposé sans relâche aux effets excitants de l'inconscient sexuel refoulé de l'adulte, qui vient lester tous les messages, toutes les interactions. Incapable de s'esquiver, le petit d'homme ne peut se protéger que par une opération mentale – véritable interface entre biologique et psychologique – que Laplanche, à la suite de Freud, nomme «traduction». Le reste intraduit est refoulé et sert de source à la pulsion. Cette dernière, par définition, veut tout et tout de suite, alors que la culture, par nécessité, impose des médiations sans lesquelles la coopération – vitale pour le fragile prédateur humain – s'avère impossible. Il en résulte un inévitable «malaise dans la culture».

La remise en forme de Freud par Laplanche souligne la nature prégénitale du *sexuel*, son souci d'érotiser la vie plutôt que de la transmettre, l'aspect inévitablement intrusif de sa mise en place, ses relations foncièrement orageuses avec la culture, ses fonctions générales de liaison et de déliaison (pulsions sexuelles de vie et de mort), ainsi que son ébranlement «après-coup» (puberté) par le programme génésique blotti au cœur de l'espèce. Cet abord de l'anthropologie par le versant psychanalytique, offre un modèle rationnel d'élucidation d'une foule de phénomènes sinon dépourvus de sens. Qu'on pense aux violences sadiques perpétrées à la faveur de guerres ou de conflits par des citoyens ordinairement bien élevés, à la connotation lourdement sexuelle de nombre d'insultes et de la plupart des sous-entendus, sans oublier l'étrange identification des adultes occidentaux contemporains à des enfants victimes de pédophilie — au moment précis où la culture environnante contient moins l'expression publique de la sexualité. Qu'on s'interroge, d'un autre côté, sur le subtil rapport qu'entretient avec la séduction un phénomène aussi fondamental et universellement répandu que l'effet placebo. Et qu'on n'hésite pas à s'étonner, parmi les mammifères, de la présence d'une espèce sexuellement excitable en tout temps, où les femelles sont dotées de seins indépendamment de toute grossesse et de toute lactation.

Entre refoulement individuel et répression collective, le modèle anthropologique psychanalytique implique qu'une société humaine ne soit pas compatible avec le libre déferlement des pulsions. En réalité, de ce point de vue, nous menons tous une triple vie : manifestation publique tempérée du sexuel dans la vie sociale, érotisation plus appuyée de la vie privée, travail permanent en sous-œuvre de l'inconscient sexuel refoulé. Éthique mise à part, on pourrait imaginer diverses mises à l'épreuve du modèle psychanalytique. Mais, outre sa cohérence interne, sa scientificité semble déjà assurée par son aptitude à donner sens à une myriade de phénomènes voués sans lui à l'incohérence. Cela dit, il est clair que la réfutabilité ne viendra pas du divan, encore moins du fauteuil. La théorie psychanalytique n'en reste pas

moins virtuellement réfutable : qu'on puisse faire état d'une seule société capable de survivre sans mettre un frein à l'expression du sexuel pré-génital, et le modèle s'effondre.

Septembre 2005